

Un bon cru de Jean-Michel Olivier



L'écrivain genevois Jean-Michel Olivier. — © Eddy Mottaz

Jean-Bernard Vuillème

Dans « Lucie d'enfer », Jean-Michel Olivier renoue avec Simon, son personnage fétiche, en prise avec un lancinant amour de jeunesse

La femme, sujet de prédilection de Jean-Michel Olivier (Prix Interallié 2010 avec *L'Amour nègre*), trouve dans *Lucie d'enfer* une dimension poétique d'attrance, de charme mystérieux et pour ainsi dire de force occulte. Le narrateur, Simon, un double littéraire récurrent dans l'œuvre de l'écrivain genevois, voudrait se débarrasser de Lucie, il parvient même souvent à l'oublier. Mais peine perdue. Lucie est une vraie femme fatale, un amour de jeunesse jamais accompli, mais qui ne veut pas mourir. Au contraire des maris successifs de Lucie qui, eux, ne font jamais de vieux os.

Tout commence à Genève, au collège Rousseau, au moment où l'établissement célèbre son demi-siècle d'existence. Une vieille obsession, Lucie Miller, reprend Simon, et il revient sur ses pas dans l'espoir de trouver son portrait sur la liste des anciens élèves, le « panneau des fantômes ». Exercice de remémoration : il revoit l'adolescente fugueuse de 17 ans, revit leurs rencontres entre 1989 et 1992, année où Lucie disparaît « du jour au lendemain » sans laisser d'adresse. Il ne reste plus à Simon qu'à « murmurer son prénom à mi-voix,

comme une obscénité joyeuse ». L'oubli d'un premier amour est peut-être impossible, suggère l'auteur, soudain il vous colle à l'âme comme un sparadrap au doigt du capitaine Haddock.

Mille dangers

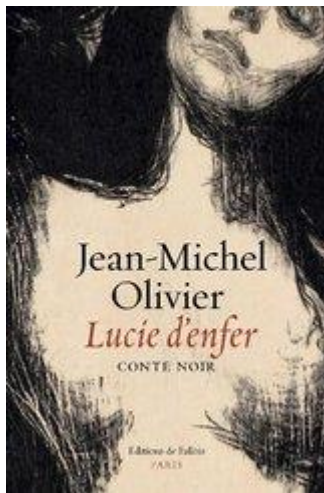
Bien sûr, Lucie va revenir montrer le bout de son nez, ou plutôt ses troublants yeux pervenche. Cela se produit d'abord en 2012 à Montréal, où Simon porte la parole de Jean-Jacques Rousseau (encore lui) à l'occasion du bicentenaire de sa naissance, et présente ses propres livres. Elle est alors une femme mariée (mais séparée), mère d'un fils de 10 ans. Genève, Montréal, l'Ecosse (île de Skye) et finalement Les Enfers, dans les Franches-Montagnes, autant de lieux où le narrateur retrouve, à des époques différentes, une Lucie toujours surprenante et fascinante. Le lecteur voyage avec le narrateur qui prend l'avion ou se met en route chaque fois que Lucie l'appelle. Simon se fait chevalier servant, paye une grosse caution et brave mille dangers pour aller repêcher Lucie dans une prison perdue en Ecosse.

Mais n'oubliez pas un narrateur atteignant le septième ciel à chaque rencontre. Au contraire, quelque diabolique perturbation le prive toujours du moment convoité, quand ce n'est pas Lucie elle-même qui lui tourne le dos. Elle lui écrit parfois des mails et l'informe des aléas de son existence, paraissant et disparaissant selon son caprice. Le narrateur mène sa vie sans se soucier d'elle jusqu'à ce que Lucie resurgisse. C'est le même qui dit « à cet instant j'aurais dû raccrocher » et qui pourtant s'entend répondre « d'accord, je vais te tirer de ce mauvais pas » («ce n'était pas moi», précise-t-il).

Un chien nommé Cerbère

Profonde connivence, sans doute, mais elle tourne à la possession, au « maléfice », mot n'apparaissant pas avant la page 150, tout près de la fin. Une fin franc-montagnarde un peu piquée des vers, énigmatique à souhait, avec un homme à bout de forces creusant à la pioche un trou aux Enfers sous le contrôle d'une Lucie tout à coup franchement machiavélique, flanquée d'un chien nommé Cerbère.

Le lecteur fait un beau voyage littéraire dans ce « conte noir » marqué par des paysages écossais fort bien brossés et servi de bout en bout par un style épuré et élégant. Résolument linéaire, ce sobre récit n'en épouse pas moins subtilement les plis et replis de la mémoire. Un très bon cru de Jean-Michel Olivier.



Roman

Jean-Michel Olivier

Lucie d'enfer

Editions de Fallois, 155 p.